

Éteindre  
la nuit

Cahier 10

A Deeper  
Night



Olivia Boudreau  
Lisa Hirmer  
Anna Jane McIntyre  
Diane Obomsawin  
Corinne Silva  
Carl Trahan  
D'Arcy Wilson

## Préface

De tous les temps, la nuit fait rêver. Elle fait parfois éclater les sens. Elle fait aussi peur.

Que fait encore la nuit ? Sous l'éclairage d'un champ de recherche remontant aux années 1990, celui des « night studies », la nuit soulève de nouvelles préoccupations relatives aux questions de colonisation, de politiques publiques, d'aménagements ou encore de qualité de vie et de cohabitation. Participant à ces nouvelles orientations et s'appuyant sur une pluralité de regards à la fois artistiques et écologiques, à titre de lauréate de la bourse de recherche de la Fondation Grantham en 2023 et de commissaire de l'exposition *Êteindre la nuit*, Josianne Poirier nous présente ici ses réflexions.

En quoi l'obscurité est-elle importante sur le plan écologique pour le vivant ? La nuit ne serait-elle pas un bien commun, une réalité à partager entre tous les êtres vivants, entre des membres dépendant des uns et des autres ? C'est dans cet esprit de bien à partager que nous vous invitons à découvrir le travail de sept artistes et à vous imprégner de cette nouvelle façon d'aborder la nuit.

Nous remercions vivement les artistes Olivia Boudreau, Lisa Hirmer, Anna Jane McIntyre, Diane Obomsawin, Corinne Silva, Carl Trahan, D'Arcy Wilson et la commissaire Josianne Poirier de cette exposition qui sort du commun et qui, par sa très grande qualité, s'impose à la vue, à l'esprit et à l'imagination. Nous remercions aussi toutes celles et ceux qui ont participé de près et de loin à sa réalisation. Des remerciements particuliers vont à la graphiste Louise Paradis et à Chantal Charbonneau, responsable des publications de la Fondation.

Nos remerciements vont également au Conseil des arts et des lettres du Québec, au Conseil des arts du Canada et à la MRC de Drummond pour leur appui financier.

Nous tenons enfin à remercier de façon particulière la mécène fondatrice et « partenaire bâtisseur » Denise Angers de sa très grande générosité. Nous lui dédions ce 10<sup>e</sup> numéro des *Cahiers de la Fondation*.

Michel Paradis et Bernard Landriault, cofondateurs de la Fondation

## Preface

From time immemorial, night has been the source of dreams. Sometimes it shatters the senses. It can also frighten.

What does night do now? Night studies, a field of research dating back to the 1990s, has shed fresh light on the subject of night, which is prompting new concerns related to questions of colonization, public policy and the developments we build, as well as quality of life and cohabitation. Josianne Poirier explores these new directions, basing herself on a multiplicity of viewpoints, both artistic and ecological. As winner of the Grantham Foundation's 2023 research award and as curator of the exhibition *A Deeper Night*, she offers us her thoughts here.

In what way is darkness important in ecological terms for the living world? Isn't night a common good, a reality to be shared among all living beings, among members that depend on one another? It is in this spirit of a good to be shared that we invite you to discover the work of seven artists and to immerse yourself in this new way of approaching night.

We are deeply grateful to the artists Olivia Boudreau, Lisa Hirmer, Anna Jane McIntyre, Diane Obomsawin, Corinne Silva, Carl Trahan and D'Arcy Wilson, and to Josianne Poirier, the curator of this extraordinary exhibition that, through its great quality, is compelling to the eye, the mind and the imagination. We also thank all those who took part, from near and far, in bringing it to fruition. Our special thanks go to the graphic designer Louise Paradis and to Chantal Charbonneau, head of publications at the Foundation.

We further gratefully acknowledge the financial support received from the Conseil des arts et des lettres du Québec, the Canada Council for the Arts and the MRC de Drummond.

Finally, we owe a particular debt of gratitude to our founding patron and builder/partner Denise Angers for her exceptional generosity. We dedicate this 10th issue of the *Cahiers de la Fondation* to her.

Michel Paradis and Bernard Landriault, co-founders of the Foundation

# Éteindre la nuit

Josianne Poirier

Lorsque les lucioles se courtisent au printemps, leur ballet lumineux produit un effet féérique, presque magique. Sur les vastes fenêtres de la Fondation Grantham, les femelles se déposent et répondent aux signaux bioluminescents des mâles. L'intérieur du bâtiment chatoie grâce à tous ces abdomens qui s'allument et s'éteignent pour permettre aux partis de se rencontrer dans le noir, tandis que la nuit s'installe. Or, la nuit s'installe de moins en moins, ou disons que l'obscurité se fait plus rare et que les lucioles en souffrent puisque la lumière artificielle inhibe leur comportement reproductif<sup>1</sup>. Il n'y a vraiment rien de magique.

En 2016, le *Nouvel atlas mondial de la luminosité artificielle du ciel nocturne*<sup>2</sup>, la mise à jour d'un exercice réalisé pour la première fois en 2001, révèle que la pollution lumineuse touche les milieux de vie de 83 % de la population mondiale et de plus de 99 % de la population américaine et européenne. Cette statistique se concentre sur les populations humaines, mais la réalité dont elle rend compte affecte également le vivant plus qu'humain. Désormais, il est exceptionnel de se trouver sous un ciel nocturne non pollué par la lumière artificielle.

Avec l'apparition de la lumière électrique au XIX<sup>e</sup> siècle et son adoption généralisée au début du siècle suivant en Occident, tant dans les centres urbains que dans les campagnes, l'alternance millénaire entre le jour et la nuit, entre la clarté vive du soleil et la luminosité tamisée du firmament, a été bousculée de manière radicale. Ce changement récent et fulgurant dans l'histoire modifie les habitudes de reproduction, de migration et d'alimentation d'un grand nombre d'insectes, d'amphibiens, d'oiseaux, de poissons, de chauves-souris et d'autres animaux. Ce faisant, il menace la biodiversité<sup>3</sup>. Quand les lucioles femelles répondent moins aux signaux des mâles qui les courtisent ou encore, quand des papillons de nuit se retrouvent piégés dans le faisceau d'un lampadaire et finissent par mourir d'épuisement, ce sont des écosystèmes entiers qui sont déstabilisés.

Considérant que l'obscurité est une ressource naturelle en voie de disparition et qu'elle est essentielle au vivant, une remise en question semble donc s'imposer au sujet de la manière dont les usages sociologiques et esthétiques de la lumière artificielle ont trop souvent préséance sur les besoins écologiques en obscurité. Dans cet esprit, le géographe Samuel Challéat propose que l'objectif de préserver la noirceur de la nuit aille de pair avec « une volonté profonde de redéfinir l'espace de vie nocturne qu'une société accepte de mettre en commun avec le vivant non humain<sup>4</sup> ».

L'exposition *Éteindre la nuit* s'inscrit dans cette volonté de réfléchir à une meilleure cohabitation nocturne entre les espèces. Elle le fait toutefois en tenant compte du paradigme visuel propre à l'animal diurne qu'est l'humain. Si la conquête de la nuit par la lumière s'est d'abord opérée au nom de la sécurité des personnes et de l'augmentation du temps productif, elle répond également à une peur ancienne de l'obscurité. Lorsque la vue est empêchée, l'imagination s'active bien que d'autres sens puissent prendre le relais.

## Les trois crépuscules

La nuit ne survient pas subitement. Elle tombe dans une douce gradation, ce seuil où le chant des oiseaux s'intensifie et les odeurs se lèvent. Le crépuscule civil s'amorce lorsque le soleil passe sous la ligne d'horizon. Quelques étoiles apparaissent dans le ciel, mais la lumière naturelle permet encore de lire un livre sans difficulté. Puis lui succèdent le crépuscule nautique, nommé ainsi parce qu'il permet la navigation avec un sextant, et le crépuscule astronomique, où la direction du soleil est encore perceptible bien que les étoiles avec une luminosité plus faible deviennent aussi visibles. La nuit complète ne commence qu'après ce troisième crépuscule, quand le soleil dépasse 18° sous la ligne d'horizon. L'observation des astres est alors au mieux, à supposer que le temps soit dégagé et qu'aucune pollution lumineuse n'impacte le ciel.

De nombreux oiseaux migrateurs s'orientent avec les étoiles et éprouvent de la confusion dans leur déplacement en raison des illuminations urbaines<sup>5</sup>. Les humains se sont aussi guidés longtemps avec les étoiles, avant que d'autres outils les aiguillent et les protègent de la perte de repères que vivent les oiseaux. Il n'empêche que la dégradation, voire la disparition du contact visuel avec les étoiles demeure l'un des arguments les plus régulièrement convoqués pour encourager une diminution de l'éclairage public. Il s'agirait de préserver l'émerveillement que procure la contemplation de la voûte céleste et de maintenir une forme d'accès à l'immensité.

Pour le regard initié, le firmament s'organise en dizaines de constellations dont la composition et l'interprétation trouvent leur origine dans l'Antiquité. Dans *Callisto* (2015) <sup>1</sup>, une bande dessinée de sept planches, Diane Obomsawin révèle le mythe derrière les deux plus célèbres constellations de l'hémisphère nord, la Grande Ourse et la Petite Ourse. Les traits épurés et les couleurs vives de l'œuvre, les grands yeux ahuris des personnages et les onomatopées qui ponctuent les cases contrastent de manière saisissante avec la violence du récit illustré. Tiré du

deuxième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, écrit au 1<sup>er</sup> siècle par le poète romain, il raconte le destin tragique de la nymphe Callisto qui, pour avoir caché sa grossesse résultant d'un viol par le dieu Zeus, sera métamorphosée en ourse et ensuite tuée par son fils Arcas lors d'une partie de chasse. Ce dernier ignorait qu'il ciblait sa mère. Touché par la situation dont il est responsable, Zeus transformera Callisto en constellation, éventuellement rejointe dans le ciel par Arcas.

L'œuvre de Diane Obomsawin montre comment le regard que nous posons sur les astres reste profondément teinté par la culture dont nous héritons. Difficile de contempler le ciel avec la même candeur une fois que nous connaissons l'histoire de la nymphe et de son fils. De multiples lectures de la composition des étoiles qui forment la Grande Ourse existent pourtant : une grande louche ou un chaudron, un caribou (*tuktujuk* ou *tuktujuit* dans la cosmologie inuit), un pékan (*odijck* selon une légende anichinabée) et bien d'autres figures encore.

Alors que l'observation du firmament est généralement associée au sublime et à une expérience d'humilité – nous sommes si petit-e-s dans l'univers –, *Callisto* nous ramène à des rapports de domination bien terrestres. Interrogeons donc cette place que nous occupons dans le monde à partir du sol qui nous lie à d'autres destins. Comment se présente notre rapport à l'obscurité lorsque nous la considérons comme un habitat et un espace-temps partagé ? Comment ressentons-nous l'obscurité lorsqu'elle est un milieu dans lequel nous plongeons ?

## Immersion dans la nuit

Nous entendons d'abord le bourdonnement de la nuit, celui des insectes et des grenouilles qui la peuplent. Le noir de l'image est brièvement rompu par la blancheur de ce que nous devinons être un tissu. Peu à peu, nous distinguons mieux la nuque d'une personne que la caméra suit de près, les branches qu'elle écarte sur son passage, le bandeau qui lui couvre les yeux. La silhouette apparaît plus clairement pour aussitôt disparaître dans les ténèbres et réapparaître quelques instants plus tard. Notre vision est instable, mais le son des pas qui foulent un tapis de feuilles mortes se maintient toujours en arrière-fond.

Placée à l'entrée de l'exposition, l'œuvre vidéo *L'obscurité* (2018) <sup>2</sup>, d'Olivia Boudreau, nous entraîne dans une forêt similaire à celle où se situe la Fondation Grantham. L'action qu'elle présente est minimale, misant sur les effets subtils d'un temps délié, d'un corps perçu difficilement et d'un autre corps suggéré à l'extérieur du cadre, peut-être le nôtre. En effet, la caméra adopte un point de vue subjectif qui évoque une deuxième présence. Une personne marche avec les yeux bandés en forêt durant la nuit et nous nous identifions à ce qui la suit.

La scène pourrait générer une certaine inquiétude, mais il s'en dégage un grand calme. Plus nos yeux s'habituent au sombre de l'image, plus nous observons les mouvements lents de la personne qui se déplace, plus nous comprenons qu'elle s'oriente en fonction d'indices invisibles. Elle n'est pas en fuite, n'est pas effrayée. Elle écoute, touche et sent. Elle éprouve l'environnement qui l'entoure afin d'y cheminer autrement.

Pour qui pénètre dans la forêt entre chien et loup, à la densité du paysage sonore s'ajoute l'intensité des odeurs. Elles comportent une multitude d'informations que nous n'avons pas l'habitude de décoder. Comme pour tous les sens autres que la vue, nous nous fions peu à notre odorat. Nous manquons de vocabulaire pour décrire l'écart entre un effluve et un autre, et nous avons intégré à tort que l'humain sent mal ou moins que les autres

espèces, comme si l'effort de développer notre nez n'en valait pas la peine.

*Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est* (2024) <sup>3</sup>, de Carl Trahan, se présente sous la forme d'une cloche de verre teintée de gris. Elle protège un objet mystérieux qui se dérobe sous un voile noir tout en exhalant un parfum complexe. Comme la lumière, les odeurs se déplacent et se modifient dans l'espace, bien qu'elles ne s'exécutent pas en droite ligne. Elles se transforment également dans le temps, les matières les plus volatiles, une fois évaporées, laissant les matières plus lourdes se révéler. Comme le crépuscule, l'odeur qui se dégage de l'œuvre présente une attaque lumineuse qui s'estompe progressivement. Les tons clairs du départ s'assombrissent et s'arrondissent.

Quelle est l'odeur de l'obscurité ? Ou plutôt, qu'elle est l'odeur de l'obscurité qui s'avance vers nous à petits pas jusqu'à nous avaler entièrement ? L'exercice est imaginaire, bien sûr. L'arrivée de la nuit portera toujours la signature olfactive du milieu où elle est vécue ; celle d'une route de campagne, de la mer ou de notre chambre. À cet égard, l'œuvre n'offre aucun indice, aucun référent contextuel prompt à influencer l'interprétation du parfum, sinon cet objet enveloppé à la manière d'une des sculptures surréalistes de Man Ray. L'œuvre laisse ainsi la voie ouverte à la subjectivité et à la mémoire olfactive de chaque personne. Selon qu'elle sera humée à même la cloche de verre, sur une mouillette mise à disposition ou même directement sur la peau, elle se révélera aussi différemment.

Habitué d'emprunter les phrases au cœur de ses créations, de citer des écrits philosophiques, poétiques ou mystiques sur les ténèbres, Carl Trahan signe ici la formule *Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est*. Nombreux sont les vivants qui se lèvent aussi à ce moment de la journée, dont de grands prédateurs.

En résidence au Banff Centre, en Alberta, D'Arcy Wilson adopte le protocole suivant : quotidiennement, à la tombée du jour, elle s'enfonce dans la forêt jusqu'à ce qu'elle prenne peur, sentiment qui agit comme un signal lui dictant de photographier l'environnement autour d'elle. La longue exposition nécessaire à l'appareil pour capter au moins minimalement la scène nocturne fait naître un paradoxe au sein du processus de création, le besoin pour l'artiste de s'immobiliser de longues secondes pour réaliser son image, plutôt que de regarder prestement la civilisation pour calmer sa frousse. De ces sorties résulte *Night Watch* (2011) ④, une série d'images sous-éclairées. Lorsque nous les rencontrons dans l'espace d'exposition, la lenteur s'impose également pour que l'œil puisse saisir tous les détails qui s'y cachent.

Le désir d'entrer en relation avec la nature sauvage (*wilderness*) et l'échec régulier à y parvenir d'une manière qui ne porte pas préjudice aux animaux qui l'habitent, même lorsqu'un respect sincère du milieu guide les humains, s'inscrivent au cœur de la démarche de D'Arcy Wilson. Avec *Night Watch*, elle tente d'inverser ce rapport en mettant en jeu sa propre vulnérabilité. Elle a dû d'ailleurs cesser son projet après qu'un cougar ait été aperçu dans la région.

Le cougar chasse principalement la nuit, à l'aube et au couchant. À l'inverse de l'humain, la rétine de son œil comporte moins de cônes (vision diurne) et plus de bâtonnets (vision nocturne). Pour percevoir dans l'obscurité, le cougar jouit également d'un autre avantage considérable, soit de pouvoir compter sur un *tapetum lucidum* (tapis clair). Cette membrane située derrière la rétine réfléchit la lumière de sorte qu'elle entre en contact à deux reprises avec les photorécepteurs de l'œil. C'est le *tapetum lucidum* qui donne parfois l'impression que ses yeux, à l'instar de ceux d'autres mammifères, luisent dans la pénombre tels deux billes phosphorescentes.

Comme beaucoup d'animaux nocturnes, le cougar est affecté par la pollution lumineuse qui modifie ses comportements et ceux de ses proies<sup>6</sup>. En effet, il appert que la verdure des zones urbaines et périurbaines a un important pouvoir d'attraction sur les cerfs, qui se nourrissent généralement au crépuscule. Or, pour éviter d'être dérangés, certains cerfs vont désormais brouter dans les heures calmes de la nuit si l'éclairage artificiel le permet, tandis que certains cougars n'hésiteront pas à les attaquer dans ce contexte d'illumination inhabituel pour un mammifère nocturne. Prédateurs et proies adaptent ainsi leurs habitudes spatiales et temporelles à la transformation de leur territoire par les aménagements humains. Bien qu'il soit très rare qu'un cougar attaque un humain, qu'il n'associe généralement pas à une proie, ces nouvelles interfaces de rencontre peuvent néanmoins poser d'importants enjeux de cohabitation.

## La cohabitation nocturne

Certainement jugé moins menaçant que le cougar, mais souvent perçu comme nuisible lorsqu'il s'établit en ville, le renard roux fait partie des espèces habituées à partager son milieu de vie avec les humains. À Londres, la population de renards est estimée à 10 000 individus par le London Wildlife Trust. Il n'est pas rare de les croiser en plein jour, mais ces renards urbains s'activent davantage la nuit pour éviter d'être importunés.

Filmé sous la lumière ambrée des lampes au sodium, *Night Circuits* (2018) ⑤, de Corinne Silva, porte tout autant sur les renards qui parcourent le quartier East London que sur le vent qui agite les feuillages et déplace les nuages. Les plans fixes qui défilent calmement sur les deux écrans révèlent un monde parallèle à celui du jour. Il présente les mêmes bâtiments, les mêmes caméras de surveillance, les mêmes rues, mais il s'anime de forces autres qu'humaines. Les apparitions de la lune modifient les ombres. Les renards furtifs longent les murs, camouflés par leur pelage roux qui se perd dans la lueur orangée des réverbères.

Habitante du quartier qu'elle filme, Silva a passé de nombreuses heures, entre minuit et l'aube, à observer les allées et venues de ses voisins quadrupèdes. Elle a appris graduellement à connaître leurs habitudes et leurs cris, sa présence immobile ne perturbant pas leur routine. La réalisation de *Night Circuits* a ainsi impliqué de longues périodes d'attente avant qu'un renard ne surgisse le temps d'un éclair, des périodes où une femme seule dans l'espace urbain au milieu de la nuit bénéficie grandement du sentiment de sécurité que procure l'éclairage public. Mettre l'accent sur l'importance écologique de l'obscurité pour le vivant humain et plus qu'humain ne peut en effet effacer complètement les enjeux d'accès à l'espace-temps de la nuit. Les femmes et les personnes marginalisées peuvent s'y sentir plus vulnérables et il importe de tenir compte de ces expériences pour adopter de meilleures politiques d'éclairage. Il ne

s'agit pas de tout éteindre, mais d'embrasser la complexité qui émerge des besoins différenciés d'êtres multiples partageant les mêmes espaces<sup>7</sup>.

L'exemple de la cohabitation entre les renards roux et les humains au sein des quartiers résidentiels de Londres montre aussi que les défis inhérents à la préservation de l'obscurité s'expriment au plus près de nous. Au-delà des sombres forêts, ils concernent tous les espaces de la vie quotidienne. Bien qu'il soit très précieux que les parcs et les réserves dédiés à la protection de l'environnement nocturne se multiplient à travers le monde, à l'exemple de la Réserve internationale de ciel étoilé du Mont-Mégantic créée en 2007, ces espaces exceptionnels ne doivent pas nous faire oublier les enjeux de cohabitation nocturne dans les zones à forte densité de population et d'activités humaines. Ces endroits où la lumière artificielle est omniprésente devraient nous amener à nous demander « comment protéger la biodiversité ordinaire jusque dans les espaces ordinaires ? »<sup>8</sup>

Depuis 2021, à Guelph (Ontario), les artistes Lisa Hirmer et Christina Kingsbury cultivent un jardin à l'usage des papillons de nuit et d'autres pollinisateurs nocturnes. Souvent moins flamboyants que leurs congénères diurnes, moins en phase avec les standards du « beau » et donc moins susceptibles de retenir l'attention, ces insectes n'en sont pas moins essentiels à l'équilibre des écosystèmes. Pour favoriser leur épanouissement, les plantes qui composent le *Moth Garden* ⑥ ont été sélectionnées spécifiquement pour eux : aster latériflore, lupin indigo, asclépiade, campanule à feuilles rondes, etc.<sup>9</sup>. Certaines de ces espèces végétales favorisent leurs activités de pollinisation, tandis que d'autres visent à soutenir leur développement. Dans l'optique de faire de cet espace un véritable lieu d'hospitalité interespèces, les plantes sont gracieusement offertes à l'appétit des chenilles. Des feuilles grignotées annoncent des papillons de nuit en devenir.

## L'espace-temps de la multitude

La préservation de l'obscurité dans les espaces ordinaires soutient le foisonnement de la vie sous toutes ses formes, sans hiérarchie. Respecter l'alternance du jour et de la nuit permet par ailleurs de varier les usages de ces espaces ordinaires en fonction du moment de la journée et des besoins divers des individus qui les fréquentent. Car le territoire n'est jamais habité par un seul être ni une seule espèce. Il frémit de tous les vivants qui s'y activent.

Face à *Courage, mon amour/Legacies of light: How deep is your love* (2024) ⑦, d'Anna Jane McIntyre, nous nous tenons comme à l'orée d'un de ces environnements qui favorisent la multitude. L'artiste y met en scène des fragments de ses œuvres imprimées antérieures, découpés, réassemblés de manière intuitive et augmentés de matières réfléchissantes et scintillantes. Il en naît un théâtre d'ombres où des silhouettes de papier racontent des histoires à la fois opaques et vibrantes, empreintes de réalisme magique.

Par sa référence à la culture du disco et, plus spécifiquement, à la chanson des Bee Gees qui se retrouve dans le film *Saturday Night Fever*, le titre de l'œuvre souligne aussi que la nuit est beaucoup plus que le contraire du monde diurne. C'est un espace-temps entièrement autre qui peut devenir un refuge et une source de liberté. Il permet de se mouvoir entre visibilité et invisibilité, d'user du potentiel émancipateur du camouflage et de la métamorphose. Si l'obscurité comporte une importante valeur écologique, elle est aussi primordiale dans l'univers social pour que de multiples manières de vivre et de se réaliser puissent coexister.

L'exposition *Éteindre la nuit* explore différentes facettes de l'expérience individuelle et collective de l'obscurité—individuelle en ce qu'elle modifie la perception que le corps a du milieu où il se trouve, collective parce qu'elle est toujours partagée et qu'elle doit être regagnée au nom de notre devenir commun. À travers les sept œuvres qui la composent, *Éteindre la nuit* est une invitation à considérer comment l'obscurité enrichit la vie.

Même si le jardin est magnifique de jour, le public est invité à le visiter après le coucher du soleil, quand son activité est la plus intense. L'expérience est immersive. Tous les sens sont sollicités par le va-et-vient des pollinisateurs nocturnes, dont la contribution à la reproduction des végétaux est au moins aussi importante que celle des abeilles lorsqu'elle s'effectue dans des conditions optimales, c'est-à-dire en l'absence de lumière artificielle<sup>10</sup>.

Dans l'espace de la Fondation Grantham, Lisa Hirmer tapisse un grand mur vitré avec *off wings, moon bounced sun* (2024). Les papillons de nuit qui fréquentent le jardin tiennent la vedette de l'œuvre photographique imprimée sur un tissu velouté. Très noire par endroits, translucide à d'autres, la matière tire profit de la luminosité naturelle du lieu pour conférer aux êtres volants une leur douce.

En obstruant l'une des importantes fenêtres de l'espace d'exposition, *off wings, moon bounced sun* participe également à réduire la quantité de lumière artificielle qui filtre de l'intérieur vers l'extérieur une fois la nuit tombée. Subtilement, elle contribue à la création de meilleures conditions de voisinage, plus respectueuses des besoins en obscurité du vivant plus qu'humain.

## Vignettes des images (par ordre d'apparition)

- ① Diane Obomsawin  
*Callisto*, 2015  
Planches 4 et 7
- ② Olivia Boudreau  
*L'obscurité*, 2018  
Arrêts sur image
- ③ Carl Trahan  
*Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est*, 2024  
Photo: Paul Litherland
- ④ D'Arcy Wilson  
*Night Watch*, 2011
- ⑤ Corinne Silva  
*Night Circuits*, 2018  
Arrêts sur image
- ⑥ Lisa Hirmer et Christina Kingsbury  
*Moth Garden*, 2021—en cours  
Photo: Lisa Hirmer
- ⑦ Anna Jane McIntyre  
*Courage, mon amour/Legacies of light: How deep is your love?*, 2024  
Documentation du processus de création

1 Owens et Lewis (2021). «Narrow-spectrum artificial light silences female fireflies (Coleoptera: Lampyridae)», *Insect Conservation and Diversity*, n°14, p. 199–210.

2 Falchi et al. (2016). «The new world atlas of artificial night sky brightness», *Science Advances*, vol. 2, n°6, e1600377.

3 Hölker et al. (2010). «Light pollution as a biodiversity threat», *Trends in Ecology and Evolution*, vol. 25, n°12, p. 681–682.

4 Challéat, Samuel (2019). *Sauver la nuit. Comment l'obscurité disparaît, ce que sa disparition fait au vivant, et comment la reconquérir*, Paris, Premier Parallèle, p. 23.

5 Van Doren et al. (2017). «High-intensity urban light installation dramatically alters nocturnal bird migration», *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 114, n°42, p. 11175–11180.

6 Ditmer et al. (2021). «Artificial nightlight alters the predator-prey dynamic of an apex carnivore», *Ecography*, n° 14, p. 149–161.

7 Pour mieux éclairer, voir le *Guide de l'éclairage* publié par la Réserve internationale de ciel étoilé du Mont-Mégantic : <https://www.cieletolemontmegantic.org/guide>

8 Challéat, op. cit, p. 217.

9 La liste complète peut être consultée au <https://mothgarden.ca/plant-list/>

10 Knop et al. (2017). «Artificial light at night as a new threat to pollination», *Nature*, vol. 548, n°7666, p. 206–209.

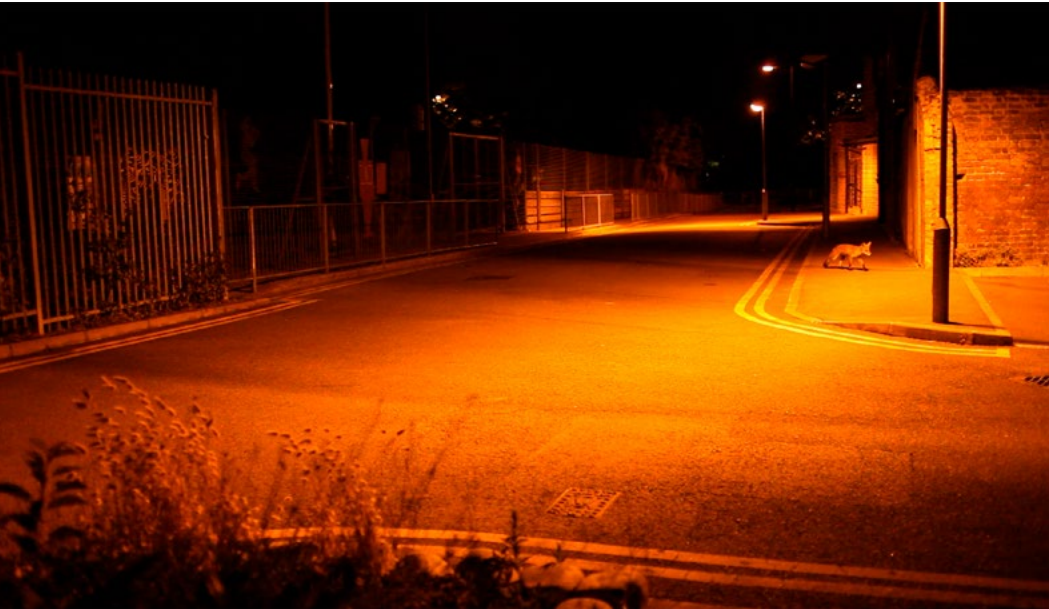






LE CRÉPUSCULE,  
COMME LE SOLEIL,  
SE LÈVE À L'EST.









# A Deeper Night

Josianne Poirier

When fireflies perform their springtime courtship dance, their luminous ballet creates an enchanting, near-magical effect. In front of the expansive windows of the Grantham Foundation, the females land and respond to the bioluminescent signals emitted by the males. The interior of the building shimmers with all these abdomens that light up and then go out so that the parties can come together in the darkness, as night gradually falls. However, night falls less and less, or perhaps we should say that darkness is becoming increasingly rare and that fireflies are consequently suffering, as artificial light inhibits their reproductive behaviour.<sup>1</sup> There is really nothing magical about it.

In 2016, the *New World Atlas of Artificial Night Sky Brightness*,<sup>2</sup> which updated an exercise first conducted in 2001, revealed that light pollution affects the living environments of 83% of the world population and more than 99% of U.S. and European populations. This statistic focuses on human populations, but the reality it reflects also touches the more-than-human living world. It's now unusual to find oneself under a night sky that is not polluted by artificial light.

With the introduction of electric light in the nineteenth century and its widespread adoption in the West at the beginning of the next century, both in urban centres and in the countryside, the age-old alternating of day and night, of the brilliance of the sun and the gentle luminosity of the firmament, was radically disrupted. This recent, transformative development in history has altered the reproductive, migratory and feeding behaviours of a great many insects, amphibians, birds, fish, bats and other animals. In so doing, it poses a threat to biodiversity.<sup>3</sup> When female fireflies respond less to the signals of the males that are courting them, or when moths are caught in the beam of a street light and end up dying of exhaustion, entire ecosystems are destabilized.

Given that darkness is a natural resource that is fast disappearing and that it is essential to the living world, it seems imperative

to re-examine the way the sociological and aesthetic uses of artificial light too often take precedence over ecological needs for darkness. In this spirit, the geographer Samuel Challaat suggests that the goal of preserving nighttime darkness goes hand in hand with “a deep-seated desire to redefine the space of nocturnal life that a society agrees to share with the non-human living world.”<sup>4</sup>

The exhibition *A Deeper Night* fits in with this desire to reflect on a better way for species to cohabit the night. But it does this while taking into account the visual paradigm specific to that diurnal animal, the human. While the conquest of night by means of light was first carried out in the name of people's safety and an increase in productive time, it also responds to a primeval fear of darkness. When sight becomes impossible, the imagination is spurred into action, though other senses can also take over.

## The Three Twilights

Night doesn't arrive all at once. It falls in a gentle gradation, that threshold when the singing of the birds intensifies and the scents pick up. Civil twilight begins when the sun drops below the horizon line. A few stars appear in the sky, but it's still easy to read a book under natural light. This is followed by nautical twilight, so named because it allows navigation with a sextant, and astronomical twilight, when the sun's direction is still perceptible, although dimmer stars also become visible. Total night begins only after this third twilight, when the sun falls 18° below the horizon. Now is the best time for star gazing, assuming the weather is clear and the sky is not affected by any light pollution.

Many migratory birds use the stars to find their way and become confused when city lights interfere with their flying.<sup>5</sup> Humans were also long guided by the stars, before other tools came along to orient them and protect them from the loss of bearings experienced by birds. The degradation, or even disappearance, of visual contact with the stars nevertheless remains one of the arguments most often cited to promote a reduction in public lighting. It's a question of how to preserve the wonderment afforded by contemplating the canopy of heaven and maintain a form of access to infinity.

For the initiated eye, the firmament is organized into dozens of constellations whose composition and interpretation date back to antiquity. In *Callisto* (2015), <sup>1</sup> a comic strip made up of seven panels, Diane Obomsawin reveals the myth behind the two most famous constellations in the northern hemisphere, Ursa Major (the Great Bear) and Ursa Minor (the Little Bear). The work's clean lines and bright colours, the stupefied, wide-eyed gaze of the figures and the onomatopoeia that punctuates the boxes contrast sharply with the violence of the story illustrated. Drawn from book two of Ovid's *Metamorphoses*, written by the Roman poet in the first century, it recounts the tragic fate of the nymph Callisto who, because she hid her pregnancy following her rape by the god

Zeus, would be turned into a bear. She was then killed by her son Arcas when he was out hunting—unaware that he was targeting his mother. Moved by the situation he had created, Zeus transformed Callisto into a constellation, and she was eventually joined in the sky by Arcas.

Obomsawin's work shows how the gaze we cast at the stars remains strongly coloured by the culture we have inherited. It is hard to view the sky with the same innocence once we know the story of the nymph and her son. Many different interpretations of the composition of the stars that form the Great Bear exist, however: a big dipper or plough, a caribou (*tuktujuk* or *tuktujuit* in Inuit cosmology), a pekan or fisher (*odjick* according to an Anishinaabe legend) and still other figures.

While observing the firmament is generally associated with the sublime and an experience of humility—we're so small within the universe—*Callisto* takes us back to very earthbound relations of domination. We should therefore question this place we occupy in the world from our ground-level perspective that ties us to other fates. How does our relationship to darkness appear when we view darkness as a habitat and a shared space-time? How do we experience darkness when it is an environment in which we are immersed?

## Immersing Ourselves in the Night

We first hear the buzzing of the night, the hum of the insects and frogs that inhabit it. The blackness of the image is briefly interrupted by the white of what we guess to be a piece of fabric. Little by little, we can better make out the nape of someone being closely followed by the camera, the branches they are brushing aside as they move along, the blindfold covering their eyes. The silhouette emerges more clearly only to immediately disappear into the shadows and reappear a few moments later. Our vision is unstable, but the sound of the footsteps treading on a carpet of dead leaves remains constant in the background.

Placed at the entrance to the exhibition, the video work *L'obscurité* (2018), <sup>2</sup> by Olivia Boudreau, draws us into a forest similar to the one where the Grantham Foundation is located. The action it presents is minimal, relying on the subtle effects of a time that seems suspended, of a body that is difficult to discern and another body suggested outside the frame, perhaps our own, since the camera adopts a subjective viewpoint that hints at a second presence. A person is walking blindfolded in the forest at night, and we identify with what is following them.

The scene could generate a certain disquiet, but it gives off a great sense of calm. The more our eyes adjust to the darkness of the image, the more we notice the slow movements of the person travelling along and the more we understand that they are guided by invisible clues. They're not running away, they're not frightened. They listen, touch and smell. They experience the environment around them in order to walk through it in a different way.

For anyone who enters the forest at dusk, the density of the soundscape is heightened by the intensity of the smells. They contain a vast quantity of information that we're not used to decoding. As with all the senses other than sight, we rely very little on our sense of smell. We lack the vocabulary to describe the difference between one fra-

grance and the next, and we have wrongly integrated the notion that humans have a poor sense of smell, or at least poorer than other species, as if the effort of developing our nose weren't worth the trouble.

*Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est* (2024), <sup>3</sup> by Carl Trahan, is presented in the form of a glass bell tinted grey. It is protecting a mysterious object that is hiding under a black veil while also giving off a complex fragrance. Just like light, odours change and travel through space, though they don't move in a straight line. They are also transformed over time: once the most volatile substances evaporate, they allow the heavier substances to be revealed. Like the dusk, and like light itself, the scent emanating from the work begins with an intensity that gradually fades, and the initial bright shades darken and smoothen.

What is the smell of darkness? Or rather, what's the smell of the darkness that inches toward us until it totally swallows us up—an imaginary exercise, of course. The arrival of night will always bear the olfactory signature of the place where it is experienced: a country road, the sea or our bedroom. In this regard, the work offers no clue, no contextual referent apt to influence our interpretation of the scent, except perhaps this object wrapped like one of Man Ray's surrealist sculptures. The work thus leaves the way open for each person's subjectivity and olfactory memory. Depending on whether it is sniffed from the glass bell, on one of the blotters provided or even right on the skin, it will be revealed differently.

Trahan regularly borrows phrases to centre his creations and quotes philosophical, poetic or mystical writings about darkness. Here he offers the title *Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est*. Like the dusk he references, many living creatures—including major predators—rise at that time of day.

In residence at the Banff Centre, in Alberta, D'Arcy Wilson adopted the following protocol: every day, at dusk, she would venture into the forest until she became frightened, a feeling that acted as a signal telling her to photograph her surroundings. The long exposure required for the camera to at least partially capture the nighttime scene gave rise to a paradox in her creative process: the need for the artist to stay still for many long seconds to produce her image, rather than quickly returning to civilization to calm her fear. The result of these outings is *Night Watch* (2011), <sup>4</sup> a series of underlit images. When we encounter them in the exhibition space, they also command a slowness so that the eye can take in all the details hidden within them.

The desire to connect with the wilderness and the regular failure to succeed in a way that is not detrimental to the animals that live there, even when humans are guided by a sincere respect for the environment, are central to Wilson's practice. With *Night Watch*, she tries to invert this relationship by engaging her own vulnerability. In fact, she had to discontinue her project after a cougar was sighted in the area.

The cougar hunts mainly at night, at dawn and at sunset. Unlike the human eye, the retina of its eye contains fewer cones (day vision) and more rods (night vision). To see in the dark, the cougar enjoys another considerable advantage, namely that it can rely on its *tapetum lucidum*. This membrane located behind the retina reflects light in such a way that it comes into contact twice with the eye's photoreceptors. It's the *tapetum lucidum* that sometimes gives the impression that the cougar's eyes, like those of some other mammals, glow in the dark like two phosphorescent marbles.

Like many nocturnal animals, the cougar is affected by light pollution, which alters its behaviours and those of its prey.<sup>6</sup> The greenery found in urban and suburban areas appears to be highly attractive to deer,

which usually feed at dusk. To avoid being disturbed, some deer will now graze during quiet nighttime hours if artificial lighting allows this, while some cougars won't hesitate to attack them in this lighting situation that is unusual for a nocturnal mammal. Predators and prey alike thus adapt their spatial and temporal habits to the changes made in their territory by human developments. Although it is very rare for a cougar to attack a human, which it does not generally associate with prey, these new meeting interfaces can nevertheless create significant cohabitation issues.

## Nocturnal Cohabitation

Certainly considered less threatening than the cougar, but often perceived as harmful when it moves into the city, the red fox is one of the species accustomed to sharing their living environment with humans. In London, the fox population is estimated at 10,000 individuals by the London Wildlife Trust. It's not uncommon to come across them in broad daylight, but these urban foxes are more active at night to avoid being pestered.

Filmed under the amber light of sodium vapour lamps, Corinne Silva's *Night Circuits* (2018) <sup>5</sup> focuses both on the foxes roaming the neighbourhood of East London and on the wind that is stirring the leaves and shifting the clouds. The still shots that steadily scroll by over the two screens show a world parallel to the daytime world. It reveals the same buildings, the same surveillance cameras, the same streets, but is enlivened by forces other than human. The appearances of the moon alter the shadows. The furtive foxes run alongside the walls, camouflaged by their red coat that is lost in orangey glow of the streetlights.

Silva, who lives in the neighbourhood she films, has spent many hours, between midnight and dawn, observing the comings and goings of her four-legged neighbours. She has gradually come to know their habits and their cries, with their routine undisturbed by her still presence. Producing *Night Circuits* consequently involved long periods of waiting before a fox suddenly appeared in a flash, periods when a woman alone in urban space in the middle of the night benefits greatly from the sense of security afforded by public lighting. Emphasizing the ecological importance of darkness for human and more-than-human living creatures cannot totally erase the issues of access to the space-time of night. Women and marginalized people can feel more vulnerable then and it is important to take these experiences into account in adopting better lighting policies. It's not a matter of switching everything off, but of embracing the complexity that emerges out of the different needs of the many beings sharing the same spaces.<sup>7</sup>

The example of cohabitation between red foxes and humans in residential neighbourhoods in London also shows that the challenges inherent in preserving darkness exist right next to us. Beyond the dark forests, they concern all the spaces of everyday life. While it is extremely valuable to have an increasing number of parks and reserves – like the Mont-Mégantic International Dark Sky Reserve established in 2007 – dedicated to protecting the nocturnal environment all over the world, these exceptional spaces must not make us forget the issues of nocturnal cohabitation in areas with a high density of human population and activity. These places where artificial lighting is omnipresent should prompt us to ask, “how are we to protect ordinary biodiversity in ordinary spaces as well?”<sup>8</sup>

Since 2021, in Guelph, Ontario, artists Lisa Hirmer and Christina Kingsbury have grown a garden for moths and other nocturnal pollinators. Often less flashy than their diurnal counterparts, less in tune with standards of “beauty” and so less likely to grab people's attention, these insects are nonetheless essential to keeping ecosystems in balance. To help them thrive, the plants that make up *Moth Garden* <sup>9</sup> were selected specifically for them: calico aster, blue wild indigo, milkweed, American harebell, and more.<sup>9</sup> Some of these plant species promote the insects' pollination activities, while others are meant to sustain their growth. With a view to making this space a true place of interspecies hospitality, the plants are graciously offered to satisfy the caterpillars' appetite. Nibbled leaves are a sign of moths that are in the process of developing.

Although the garden is magnificent by day, the public is invited to visit it after sunset, when activity there is at its most intense. The experience is immersive. All the senses are called upon by the to and fro of the nocturnal pollinators, whose contribution to plant reproduction is at least equally important as that of bees when it takes place under optimal conditions, that is, in the absence of artificial light.<sup>10</sup>

## Space-time of Multitude

Preserving darkness in ordinary spaces supports the flourishing of life in all its forms, without hierarchy. Respecting the alternating of day and night further allows a variety of uses of these ordinary spaces, depending on the time of day and the different needs of the individuals present there. For a territory is never inhabited by a single being or a single species. It quivers with the life of all the creatures active there.

When looking at *Courage, mon amour/Legacies of light: How deep is your love* (2024), ⑦ by Anna Jane McIntyre, it's as if we were standing on the edge of one of those environments that foster multitude. Here, the artist presents fragments of her previous printed works, cut up, reassembled intuitively and enhanced with reflective, sparkling materials. The result is a shadow theatre where paper silhouettes tell stories that are both opaque and vibrant, tinged with magical realism.

Through its reference to disco culture and, more specifically, to the Bee Gees song featured in the film *Saturday Night Fever*, the title of the work also emphasizes that night is much more than the opposite of the daytime world. It's a totally different space-time that can become a refuge and a source of freedom. It allows one to move between visibility and invisibility, to make use of the liberating potential of camouflage and metamorphosis. While darkness holds significant ecological value, it is also of prime importance in the social world, enabling multiple ways of living and finding fulfillment to coexist.

The exhibition *A Deeper Night* explores different facets of the individual and collective experience of darkness—individual in that it alters the body's perception of its surroundings, collective because it is always shared and must be regained in the name of our common future. Through the seven works that make up the exhibition, *A Deeper Night* is an invitation to consider how darkness enriches life.

In the space of the Grantham Foundation, Lisa Hirmer has totally covered a large glass wall with *off wings, moon bounced sun* (2024). The moths that frequent the garden figure prominently in this photographic work printed on a velvety fabric. Deep black in places, translucent in others, the material takes advantage of the site's natural light to give the flying creatures a soft glow.

By blocking one of the main windows of the exhibition space, *off wings, moon bounced sun* also plays a part in reducing the amount of artificial light that filters from inside to outside after nightfall. It subtly helps to create neighbourly conditions that are more respectful of the darkness needs of the more-than-human living world.

## Captions (in order of appearance)

- ① Diane Obomsawin  
*Callisto*, 2015  
Panels 4 and 7
- ② Olivia Boudreau  
*L'obscurité*, 2018  
Video stills
- ③ Carl Trahan  
*Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est*, 2024  
Photo: Paul Litherland
- ④ D'Arcy Wilson  
*Night Watch*, 2011
- ⑤ Corinne Silva  
*Night Circuits*, 2018  
Video stills
- ⑥ Lisa Hirmer and Christina Kingsbury  
*Moth Garden*, 2021–ongoing  
Photo: Lisa Hirmer
- ⑦ Anna Jane McIntyre  
*Courage, mon amour/Legacies of light: How deep is your love?*, 2024  
Documentation of creative process

1 Owens and Lewis, "Narrow-spectrum artificial light silences female fireflies (Coleoptera: Lampyridae)," *Insect Conservation and Diversity* 14 (2021): 199–210.

2 Falchi et al., *Science Advances* 2, no. 6 (2016): e1600377.

3 Hölker et al. "Light pollution as a biodiversity threat," *Trends in Ecology and Evolution* 25, no. 12 (2010): 681–682.

4 Samuel Challéat, *Sauver la nuit. Comment l'obscurité disparaît, ce que sa disparition fait au vivant, et comment la reconquérir* (Paris: Premier Parallèle, 2019): 23.

5 Van Doren et al., "High-intensity urban light installation dramatically alters nocturnal bird migration," *Proceedings of the National Academy of Sciences* 114, no. 42 (2017): 11175–11180.

6 Ditmer et al., "Artificial nightlight alters the predator-prey dynamic of an apex carnivore," *Ecography* 14 (2021): 149–161.

7 For better lighting practices, see the *Lighting Guide* published by the Mont-Mégantic International Dark Sky Reserve:  
<https://en.cieletoilomontmegantic.org/guide>

8 Challéat, *Sauver la nuit*, 217.

9 The complete list can be consulted at <https://mothgarden.ca/plant-list/>

10 Knop et al., "Artificial light at night as a new threat to pollination," *Nature* 548, no. 7666 (2017): 206–209.

# Biographies

Olivia Boudreau  
Tiohtià:ke/Mooniyang/  
Montréal, Québec

Olivia Boudreau s'intéresse à notre capacité à lire et à éprouver le réel. Elle cherche à saisir l'influence de notre inconscient et de la culture sur le sens que nous attribuons aux images et aux événements. Ses films, ses installations vidéo et ses performances offrent des expériences qui interpellent les capacités de perception du public et l'invitent à aller au-delà des évidences. En 2009, Olivia Boudreau a obtenu une maîtrise en arts visuels de l'Université du Québec à Montréal. Depuis, ses œuvres ont largement été exposées, entre autres au Musée d'art contemporain de Montréal, à la Contemporary Art Gallery de Vancouver et au Casino Luxembourg.

Olivia Boudreau is interested in our ability to read and experience reality. She delves into the influence of our culture and our unconscious on the meaning we attribute to images and events. Her films, video installations and performances offer experiences that engage the viewers' perceptual skills and invite them to go beyond the obvious. Boudreau obtained an MFA in Visual Arts from Université du Québec à Montréal in 2009. Since then, her work has been exhibited widely, at the Musée d'art contemporain de Montréal, the Contemporary Art Gallery in Vancouver and Casino Luxembourg, among other places.

Lisa Hirmer  
Guelph/Territoire du traité  
n°3/Treaty No. 3 Territory,  
Ontario

Lisa Hirmer est une artiste interdisciplinaire qui a recours aux arts visuels, particulièrement à la photographie; à la pratique sociale et à la collaboration avec des communautés; à la performance; et, occasionnellement, à l'écriture. Elle s'intéresse aux relations collectives – à ce qui existe entre les choses plutôt qu'aux choses elles-mêmes –, au sein des communautés humaines ainsi que dans leurs relations avec le monde plus qu'humain. Une part importante de ses œuvres récentes a pour sujet la vie en période d'urgence climatique. Découlant de ses origines mixtes mexicaines et européennes et en tant que nouvelle venue au Canada, sa production s'appuie toujours sur une conscience subtile de réalités multiples. Son travail a fait l'objet d'expositions au Canada et à l'international.

Lisa Hirmer is an interdisciplinary artist working in visual media, especially photography; social practice and community collaboration; performance; and occasionally writing. Her work is focused on collective relationships – those which exist between things rather than simply within them – both within human communities and in human relationships with the more-than-human world. Much of her recent work wrestles with what it means to be living inside the climate emergency. It is always created with a keen awareness – informed by a mixed Mexican and European-newcomer Canadian background – that multiple realities exist alongside one another. Her work has been shown in galleries across Canada and internationally.

Anna Jane McIntyre  
Tiohtià:ke/Mooniyang/  
Montréal, Québec

Anna Jane McIntyre est une artiste visuelle dont la pratique combine le dessin, les arts imprimés, la sculpture, l'installation, la performance et l'activisme. Ses œuvres explorent la manière dont les individus se perçoivent, créent leur identité, la maintiennent et la font évoluer à travers leurs comportements. Son esthétique est un mélange visuel des traditions culturelles de Trinité-et-Tobago, de l'Angleterre et du Canada. Chaque culture y apparaît comme une négociation mouvante, complexe, riche de contradictions. Anna Jane McIntyre détient une maîtrise en médias d'impression de l'Université Concordia. Ses œuvres ont été présentées à travers les Amériques et font partie de nombreuses collections.

Anna Jane McIntyre is a visual artist whose practice combines drawing, printmaking, sculpture, installation, performance and microactivism. Her art investigates how people perceive, create and maintain their notions of self through behaviour and visual clues, and is a visual mashup of British, Trinidadian and Canadian cultural traditions. Each culture appears as an ever-shifting, complex negotiation full of contradictions. McIntyre holds an MFA in Print Media from Concordia University. Her work has been shown throughout the Americas and is found in numerous collections.

Diane Obomsawin  
Tiohtià:ke/Mooniyang/  
Montréal, Québec

D'origine abénaquise, Diane Obomsawin publie des bandes dessinées sous le pseudonyme Obom depuis la fin des années 1990. Elle réalise également des courts métrages pour l'ONF. Son album *J'aime les filles* (2014) a été particulièrement remarqué. Son adaptation cinématographique a été présentée dans plus de 40 festivals internationaux et a remporté en 2016 un grand prix au Festival international d'animation d'Ottawa. Diane Obomsawin crée également des installations vidéo et multimédias. En 2019, son travail faisait l'objet d'une première exposition monographique à Expression, à Saint-Hyacinthe, qui a conduit à l'acquisition de l'œuvre *Les étoiles* (2019) par le Musée national des beaux-arts du Québec.

Abenaki artist Diane Obomsawin has published graphic novels under the pseudonym Obom since the late 1990s. She also makes short films for the NFB. The film adaptation of her much-noted graphic novel *I Like Girls* (2014) has been screened at more than 40 international festivals and won top honours at the 2016 Ottawa International Animation Festival. Obomsawin also creates video and multimedia installations. The first solo exhibition of her work was held in 2019 at Expression, in Saint-Hyacinthe, and led to the acquisition of *Les étoiles* (2019) by the Musée national des beaux-arts du Québec.

Corinne Silva  
Londres, Royaume-Uni, et  
Athènes, Grèce/London, U.K.  
and Athens, Greece

Travaillant avec la photographie, l'image en mouvement, le textile et l'installation, Corinne Silva s'intéresse aux écologies du territoire, des communautés et de la colonisation. Ancrée dans une recherche en profondeur et dans un engagement avec les lieux et les êtres qui les habitent – humains, animaux, plantes et minéraux –, sa pratique incorpore des matériaux, des mythologies et des expériences multisensorielles pour créer de nouveaux espaces d'enquête critique et de transmission des savoirs qui vont au-delà de la re-présentation du paysage et qui favorisent les conditions réparatrices de sa re-construction. Parmi ses expositions récentes, mentionnons *The Score (You and I Both Know)*, à The Arcade, King's College London (2023), et sa participation à la 8<sup>e</sup> Thessaloniki Biennale ayant pour thème *Being as Communion* (2023). Corinne Silva détient un doctorat de la University of the Arts London (2014).

Working across photography, moving image, textiles and installation, Corinne Silva explores ecologies of land, communities and colonization. Grounded in deep research and engagement with places and their inhabitants – human, animal, plant and mineral – her practice weaves together materials, mythologies and multi-sensorial experience to create new spaces of critical inquiry and knowledge transmission, moving beyond the re-presentation of landscape toward fostering the reparative conditions for its re-making. Recent exhibitions include *The Score (You and I Both Know)*, The Arcade, King's College London (2023) and the 8th Thessaloniki Biennale, *Being as Communion* (2023). Silva gained her doctorate from University of the Arts London in 2014.

Carl Trahan  
Tiohtià:ke/Mooniyang/  
Montréal, Québec

Carl Trahan élabore depuis 2011 un travail multidisciplinaire qui traite de la période comprise entre la deuxième révolution industrielle et la Première Guerre mondiale. À partir de certains événements, d'œuvres littéraires et de textes historiques – ainsi que du travail d'auteurs contemporains qui les analysent –, il aborde notamment la crise spirituelle liée aux avancées scientifiques et technologiques de la modernité. Carl Trahan expose régulièrement en solo et en groupe depuis le milieu des années 1990. En 2016, le Musée national des beaux-arts du Québec lui décernait son prix en art actuel, puis lui consacrait sa première exposition muséale en 2017.

Since 2011, Carl Trahan has produced multidisciplinary work focused on the period between the second industrial revolution and the First World War. He uses certain events, literary works and historical texts – as well as the work of contemporary authors who analyze them – as a starting point to address the spiritual crisis linked to the scientific and technological advances of modernity. Trahan has exhibited regularly in solo or group exhibitions since the mid-1990s. He was the 2016 recipient of the contemporary art award presented by the Musée national des beaux-arts du Québec, which also gave him his first museum exhibition in 2017.

## D'Arcy Wilson Corner Brook, Terre-Neuve/ Newfoundland

D'Arcy Wilson est une artiste des provinces atlantiques du Canada dont l'œuvre dénonce les interactions coloniales passées et actuelles avec le monde naturel. De son point de vue en tant que descendante de colons européens établis au Canada, elle relève des exemples où l'amour de la nature manifestée par des membres de sa culture est entravée par leur tendance à l'abîmer. Ses œuvres interdisciplinaires ont été présentées au Canada et feront l'objet d'une exposition individuelle, en 2026, à The Rooms Art Gallery à Saint-Jean (Terre-Neuve). D'Arcy Wilson est détentrice d'une maîtrise en beaux-arts de la University of Calgary. Elle est professeure agrégée dans le programme en arts visuels de la Memorial University of Newfoundland, campus Grenfell.

D'Arcy Wilson is an Atlantic Canadian artist whose work laments past and ongoing colonial interactions with the natural world. From her own perspective as a descendent of European settlers in Canada, she notes instances in which her culture's affection and desire for nature are impeded by its tendency to harm. Her interdisciplinary work has been presented across Canada and will be featured in a solo exhibition at The Rooms Art Gallery in St. John's, Newfoundland, in 2026. Wilson holds an MFA from the University of Calgary. She is Associate Professor in the Visual Arts Program at Memorial University of Newfoundland, Grenfell Campus.

### Liste des œuvres présentées dans l'exposition/ List of Works Featured in the Exhibition

Olivia Boudreau  
*L'obscurité*, 2018  
Vidéo HD, 5 min 48 s/HD video, 5:48

Lisa Hirmer  
*off wings, moon bounced sun*, 2024  
Photographie numérique, impression par sublimation sur textile/Digital photograph, sublimation print on textile

Anna Jane McIntyre  
*Courage, mon amour/Legacies of light: How deep is your love?*, 2024  
Boîte d'ombre en bois, verre, quincaillerie, papier découpé, feuille d'or, strass et miroir, 61×61×10 cm/Wood shadow box, glass, hardware, cutout paper, gold leaf, strass, mirror, 61×61×10 cm

Diane Obomsawin  
*Callisto*, 2015  
Bande dessinée, impression numérique, 7 planches de 61×82,5 cm (chaque)/Comic strip, digital print, seven panels, 61 × 82.5 cm (each)

Corinne Silva  
*Night Circuits*, 2018  
Vidéo HD à 2 canaux, 10 min 51 s/  
Two-channel HD video, 10:51

Carl Trahan  
*Le crépuscule, comme le soleil, se lève à l'est*, 2024  
Fragrance, sculpture enveloppée (matériaux mixtes), cloche de verre et mouillettes/Fragrance, wrapped sculpture (mixed materials), glass bell, blotters

D'Arcy Wilson  
*Night Watch*, 2011  
Photographies numériques, impressions à jet d'encre sur vinyle autocollant, 112×183 cm/Digital photographs, inkjet prints on self-adhesive vinyl, 112×183 cm

### Remerciements

La Fondation Grantham souhaite remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada et la MRC de Drummond.

La Fondation Grantham pour l'art et l'environnement reconnaît qu'elle est située sur le territoire ancestral non cédé de la Nation Waban-Aki. Elle lui rend hommage et s'engage à promouvoir la voix et les valeurs que la Nation défend depuis des temps immémoriaux.

### Acknowledgments

The Grantham Foundation would like to thank the Conseil des arts et des lettres du Québec, the Canada Council for the Arts and the MRC de Drummond.

The Grantham Foundation for the Arts and the Environment acknowledges it is located on the unceded ancestral territory of the Waban-Aki Nation. It pays tribute to the Nation and is committed to promoting the voice and values that the Nation has defended since time immemorial.

Édité par la Fondation Grantham pour l'art et l'environnement, Saint-Edmond-de-Grantham, Québec, à l'occasion de l'exposition *Éteindre la nuit* présentée du 12 septembre au 3 novembre 2024.

Commissaire  
Josianne Poirier

Responsable des publications  
Chantal Charbonneau

Traduction et lecture d'épreuves  
Susan Le Pan  
Colette Tougas

Conception graphique  
Louise Paradis  
Audrey Plante  
Camille Tanguay

Impression  
Graphiscan

Papier  
Couverture : Mohawk Mosaic Vellum  
(certifié par Preferred by Nature pour  
les normes FSC®)  
Pages intérieures : Rolland Enviro Satin  
(100 % de fibres postconsommation)

©2024, Fondation Grantham pour l'art  
et l'environnement

Tous droits réservés. Aucun extrait de cette  
publication ne peut être reproduit, enre-  
gistré ou transmis, sous quelque forme et  
par quelque moyen que ce soit – électronique,  
mécanique, photocopie, enregistrement  
ou de toute autre manière – sans l'autorisa-  
tion préalable écrite de l'éditeur.

Dépôt légal 2024  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada  
ISBN 978-2-9821035-9-7 (imprimé)  
ISBN 978-2-9822785-0-9 (numérique)  
ISSN 2563-5190 (imprimé)  
ISSN 2563-5204 (numérique)

Published by the Grantham Foundation for  
the Arts and the Environment, Saint-Edmond-  
de-Grantham, Quebec, on the occasion  
of the exhibition *A Deeper Night* presented  
from September 12 to November 3, 2024.

Curator  
Josianne Poirier

Head of Publications  
Chantal Charbonneau

Translation and proofreading  
Susan Le Pan  
Colette Tougas

Graphic design  
Louise Paradis  
Audrey Plante  
Camille Tanguay

Printing  
Graphiscan

Paper  
Cover: Mohawk Mosaic Vellum  
(certified by Preferred by Nature  
for FSC® standards)  
Inside pages: Rolland Enviro Satin  
(100% postconsumer fibre)

©2024, Grantham Foundation for the Arts  
and the Environment

All rights reserved. No part of this publica-  
tion may be reproduced, stored in a retrieval  
system or transmitted, in any form or by  
any means, electronic, mechanical, photo-  
copying, recording or otherwise, without  
the prior written permission of the publisher.

Legal Deposit 2024  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec  
Library and Archives Canada  
ISBN 978-2-9821035-9-7 (printed)  
ISBN 978-2-9822785-0-9 (digital)  
ISSN 2563-5190 (printed)  
ISSN 2563-5204 (digital)



Fondation Grantham pour l'art et l'environnement